16. Une éternelle expiration

« Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant » (Gn 2,7).
L'âme en nous est comme la graine de l'amour de Dieu qui, tout au long de la vie, grandit au rythme de l'accueil et du don, à l'image de l'inspiration et de l'expiration des poumons, ou, pour le cœur, de la diastole, durant laquelle le cœur se détend et se remplit de sang, et de la systole, durant laquelle il se contracte, propulsant le sang vers les artères, les veines, les capillaires, afin que le corps vive, bouge, s'exprime.

Le centurion a été témoin du don suprême du souffle qui animait Jésus dans sa vie humaine et terrestre, qui n'est pas seulement un souffle animal, tout comme notre âme n'est pas seulement animale mais un esprit fait pour l'éternité. En Jésus, la coïncidence du souffle de son corps, de l'expiration de son âme avec le souffle du Saint-Esprit est le mystère de son mystère ; elle fait partie de son identité de Dieu fait homme, d'Homme-Dieu. L'Église, les Pères, les mystiques ont interprété l'expiration de Jésus sur la croix comme un premier souffle du Saint-Esprit, celui de la première apparition du Ressuscité le soir de Pâques au Cénacle.

Quand Jésus apparaît aux disciples dans le Cénacle aux portes closes, c'est comme s'il n'avait pas simplement recommencé à respirer en ressuscitant, comme cela se produit lorsqu'une réanimation réussit, mais comme si son Corps glorieux exprimait désormais le souffle éternel du Saint-Esprit qui, dans la Trinité et sur nous, sur l'Église, est un souffle éternel, une expiration éternelle d'amour, de grâce, de consolation, de sagesse et de lumière. Le Saint-Esprit est un souffle éternel qui n'a pas besoin d'inspirer car il est le don sans origine et sans fin de l'amour du Père au Fils et du Fils au Père. Ce Souffle, cette expiration, cette exhalation sans jamais inspirer, c'est-à-dire sans se reprendre, sans avoir besoin de se reprendre, de se prendre à nouveau, ce don de soi sans se reprendre, ce don de soi sans contrepartie, c'est la gratuité absolue de l'amour de Dieu, de l'amour que Dieu est.
Comme Jésus le dit à Nicodème : « Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi pour qui est né du souffle de l'Esprit » (Jn 3,8).

En contemplant cela, nous avons littéralement le souffle coupé. C'est comme lorsque nous entendons un chanteur tenir une note pendant un temps qui nous semble interminable. Cela nous coupe le souffle, car il nous est inconcevable de respirer sans reprendre le souffle.
Le Corps glorieux du Christ n'a jamais cessé de répandre ce Souffle du soir de Pâques sur l'Église, sur les apôtres, sur les disciples, sur chacun de nous et sur toute l'humanité. La Pentecôte non plus n'a pas été un événement ponctuel et circonscrit mais le commencement, pour nous mais pas pour Dieu, d'un don de l'Esprit qui, de par sa nature, ne peut prendre fin, ne peut être retiré, à l'instar du don du Fils et du Père ; ou mieux encore : dans le Don unique et éternel que la Trinité est en elle-même et pour tous.

C'est ce que Jésus a tenté d'expliquer à la Samaritaine qui ne pouvait *comprendre* car personne ne peut comprendre ce mystère, mais on peut y *croire*, on peut l'accueillir,

on peut accepter qu'il nous envahisse : « Jésus lui répondit : "Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive." Elle lui dit : "Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. D'où as-tu donc cette eau vive ? Serais-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, avec ses fils et ses bêtes ?" Jésus lui répondit : "Quiconque boit de cette eau aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle". » (Jn 4, 10-14)

Toujours cette idée d'une source qui ne peut que donner, qui n'a besoin de se nourrir que d'elle-même, de son propre jaillissement ; l'idée d'un souffle qui n'a besoin de se gonfler que de son propre souffle.

La dernière expiration du Christ sur la croix est donc le signe physique du mystère suprême du don de sa vie, de son amour jusqu'au bout et sans retour. Le centurion a vu cela, il l'a perçu : que le dernier souffle de Jésus n'était pas tant, ou pas seulement, l'épuisement de son esprit vital, mais le commencement d'un don sans fin que le Ressuscité proposera aussitôt à nouveau, dont il offrira l'expérience à ses disciples au Cénacle, une expérience sans fin, définitive, sans retour, une expérience inépuisable.

Quelques heures après avoir assisté à cette scène, lorsque Joseph d'Arimathie se rend chez Pilate pour réclamer le corps de Jésus, ce même centurion est convoqué à se rendre immédiatement auprès de Pilate, le préfet romain. Peut-être était-il entre-temps rentré dans son quartier avec ses hommes, aussi silencieux qu'ils ne l'étaient jamais à leur retour de ces missions ; tristes comme ils ne l'avaient jamais été, envahis par un sentiment de vide. Et pourtant, un vide étrange : un vide sans colère, sans dégoût, sans vulgarité. Une tristesse qui ne les poussait pas, comme d'habitude, vers l'alcool, les jeux, les femmes ou un sommeil de bête inconsciente de tout…

Le centurion s'est peut-être mis à table, sans appétit ; puis, sans avoir touché à la nourriture, il s'est allongé sur sa couchette, incapable de dormir, les yeux fixés sur le plafond sans le voir, l'esprit et le cœur envahis par les images de la crucifixion, de cette crucifixion, de cet Homme, de ce Visage, de cette passion sans plainte, sans cris ni blasphèmes. Que devait-il faire désormais de cette expérience, de cette rencontre, de cette lumière sur la puissance divine de cet homme qui était pourtant désormais mort ? Le centurion s'était écrié : « Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu ! » (Mt 27, 54), mais l'Homme était déjà mort ! Quelle vie devait-il mener après cela ? Il avait vu la Mère du condamné, les autres femmes autour de la croix, un jeune disciple accablé de douleur ; il les avait regardés quitter ce lieu maudit tout en continuant à se retourner pour regarder le mort crucifié. Eux, au moins, étaient avec quelqu'un, ils s'aimaient, ils se consoleraient les uns les autres. Mais lui ? Il était désolé ; il n'avait personne, il ne connaissait personne avec qui partager cette chose étrange, cette impression indéfinissable qui, l'espace d'un instant, lui avait semblé comme un éclair de lumière transperçant.